PRIX,—QUATRE SOUS. Québec, 15 Mars, 1843. Vol. 4.—No. 62.

COURAGE CIVIL. — HONNEUR. — PATRIE. — LIBERTÉ. — PROGRÈS.
GAITÉ. — SANTÉ. — BIEN-ETRE, — SAVOIR.

LE FANTASQUE,

JOURNAL CRITIQUE, INDUSTRIEL, LITTÉRAIRE ET NATIONAL, DES DEVOIRS, DES DROITS ET DES INTÉRÊTS CANADIENS.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le veut.

Imprimé et Publié par { N. AUBIN, *Rédacteur.* / Wm. H. ROWEN, *Imprimeur.* } No. 32, Rue St. Jean, Haute-Ville.

Ce journal paraît deux fois par semaine, le MERCREDI et le SAMEDI. L'année ou vol. se compose de 26 numéros et se divise en trimestres de 24, sans série pour l'abonné.—Le Prix d'abonnement est de 2 piastres par année payable trimestriellement d'avance.—On ne reçoit pas de souscription pour moins de six mois.—Le prix du port par la poste est une *piastre* pour toute la province. Toutes communications, demandes ou réclamations devront être affranchies.—On insère *gratuitement* tous les articles d'utilité et d'intérêt public ; ceux de nature purement personnelle ou privée ne seront admis que moyennant rémunération de 2 sous la ligne.

Prix des Annonces. *Première insertion*, 6 lignes et au dessous, une demi piastre. Au dessus de 6 lignes, 8 sous la ligne. *Chaque insertion subsonte* se fait au quart des prix ci-dessus.—Les annonces non accompagnées d'ordre sont continuées jusqu'à avis contraire.

PRIMES. On donne le journal *gratis* aux personnes qui fournissent des annonces au montant de quatre piastres. Celles qui en insèrent pour dix piastres ont droit en outre à des ouvrages d'impression pour la valeur de 2 piastres. On décède moitié aux encanteurs, à prendre en ouvrage. Les agents reçoivent la feuille *gratis*.

Mélanges Littéraires.

La mère en permettra lecture à sa fille.

REVUE DES TRIBUNAUX.

LE CHAT DE LA PORTIERE.

Quand le rire circule dans la salle et fait grimacer joyeusement tous les visages, le public, qui s'amuse comme un fou, ne se doute pas que la comédie qui se joue derrière le rideau, à l'ombre de deux quinquets, est souvent tout aussi drôlatique.

En voulez-vous un exemple entre mille ? C'était à la répétition du *Chat de la Portière*, aux Folies-Dramatiques :

Les auteurs, deux garçons d'esprit, Louis Huart et Albéric Second, étaient à l'orchestre.—Le directeur se tenait à l'avant-scène du rez-de-chaussée.

Tout allait bien. Les acteurs brûlaient les planches, les auteurs trépignaient d'aise, et le directeur était impassible, signe certain qu'il était content.

On arrive à la scène où la mère Michel fait éclater sa douleur et ses sanglots à la vue de son pauvre chat.

Le directeur, à Charles Potier.—Et le chat ? as-tu le chat ?

Charles Potier.—Ma foi ! non.

—Le directeur.—A quoi penses-tu donc ?.... il en faut un et sur le champ, empaillé ou non... ne vas pas ce soir nous mettre dans l'embarras...

Mademoiselle Clotilde.—Oui, comment voulez-vous que je joue la mère Michel, si je n'ai pas de chat !

Charles Potier.—Puisque vous l'avez perdu !

L'auteur.—Dites-donc, Potier, prenez un lapin. (On rit.) On donne si souvent du chat pour du lapin, qu'on peut bien... pour une fois...

Ferdinand.—Ma bonne petite Amélie, si vous vouliez nous donner le chat...

Mademoiselle Amélie.—Comment ? que je tue mon chat ! par exemple...

Le directeur.—Ah çà ! il faut en finir...

Ferdinand.—Je vais en chercher un chez Brunet... (On rit de nouveau.)

Charles Potier.—Ne fais donc pas le Jarrisse !...

Ferdinand.—Chez Brunet, naturaliste, entends-tu ?

Albéric Second.—Tiens ! c'est une idée.... Eh bien ! allez vite.

Ferdinand.—Je prends l'omnibus.

La répétition continue, mais on la suspend au dénoûment où paraît le père Michel que joue Ferdinand.

Au bout de trois quarts d'heure, Ferdinand est de retour. On s'empresse autour de lui. Ferdinand, enveloppé dans son paletot, ne dit rien

Albéric Second.—Eh bien ! Ferdinand ?

Ferdinand.—Pas la queue d'un chat !.... On m'a offert à la place un oiseau mouche. (On rit.)

Le directeur.—Mes amis, c'est votre affaire, tâchez-y. (Il se retire.)

Un figurant.—J'en aurai un, moi !

Le figurant sort et revient au bout de cinq minutes disant : " Le voilà !

On l'a vu, en effet, à la représentation, et le public a pu admirer ce superbe chat et s'apitoyer comme la mère Michel.

Or, devinez quel était ce chat ?

C'était le chat de la portière du théâtre des Folies-Dramatiques, qui avait été rencontré, l'infortuné ! rôdant imprudemment dans les corridors.

Mais comme *le Chat de la Portière* peut avoir cent représentations, gare aux chats du voisinage !

IL AIMAIT TROP LE FLAN...

Le petit Joseph Guignet, âgé de dix ans et demi, s'est sauvé de la maison paternelle et a été arrêté à une heure du matin sous le porche de l'église Saint-Eustache. Il comparaît devant la police correctionnelle sous la prévention de vagabondage.

M. le président.—Pourquoi avez-vous quitté la maison de votre père ?

Joseph.—Parce qu'on m'avait puni.

M. le président.—On vous avait puni probablement parce que vous n'aviez pas été sage.

Joseph.—C'est pour ça ; c'est parce que je m'avais donné une indigestion.

M. le président.—Cela prouve que vous êtes gourmand.

Joseph.—Je ne suis pas gourmand ; c'est que j'avais trop mangé trop de flan. Pour lors papa m'avait mis au pain sec toute la journée.

M. le président.—Et c'est pour cela que vous vous sauvez de chez vos parens ? Ce n'est pas une si grande punition d'être au pain sec.

Joseph.—J'aime le pain sec que quand il y a quelque chose dessus.

Le père Guignet est appelé comme civilement responsable des faits de son fils. Ce brave homme se présente tout en pleurs devant le tribunal.

M. le président.—Vous ne surveillez donc pas votre enfant ?

Le père sanglotant.—Oh ! là, là, là !.... Si, si, si !.... Il s'est sauvé pendant que j'étais allé reporter un soufflet à une voisine que j'y avais posé un bégnet... Oh ! oh ! oh !

M. le président.—Ne pleurez donc pas ainsi. (Au petit Joseph) : Vous voyez le chagrin que vous causez à votre père.

Le père.—Oui, tu vois le chagrin que tu causes à ton père... è e... è e... è e...

M. le président.—Votre père paraît vous aimer beaucoup.

Le père.—Si je l'aime !.... Un enfant de ma pauvre femme défunte.

M. le président.—Réclamez-vous votre fils ?

Le père.—Oh ! Dieu de Dieu, oui ! tout de suite, tout de suite. (A son fils.) Mais pourquoi donc que tu m'as fait ça, malheureux ?

L'enfant.—Pourquoi que vous me mettez au pain sec ?

Le père.—Allons, ne parlons plus de cela... je ne t'y mettrai plus, je te le promets, Jojo parole d'honneur !

Le tribunal acquitte le petit Joseph et ordonne qu'il sera remis au père.

On lit dans les *Mélanges Religieux* :

« Nous avons appris que les supérieurs ecclésiastiques étaient d'avis que le clergé présentât une adresse de félicitation à Son Excellence pour la sagesse de son administration, et de regrets à l'occasion de son départ. »

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, MERCREDI, 15 MARS, 1843.

Fantaisies,

RÉFLEXIONS, NOUVELLES ET CANCANS.

(*Qui bien aime bien châtie.*)

SANTÉ DU GOUVERNEUR.

Voici le dernier bulletin officiel :

Son Excellence le gouverneur-général a beaucoup souffert depuis la date du dernier bulletin, mais il n'est pas dans un état plus défavorable qu'il ne l'était alors.

(Signé) Jas. Sampson,
W. C. Gwynne,
W. Home.

Hotel du gouvernement, 8 mars 1843.

OH ! OH !

Lord John Russell a déclaré dans la chambre des communes qu'il renoncerait à conseiller la possession des colonies de l'Amérique britannique dès qu'il faudrait l'assurer par la force des armes. D'où il s'ensuit que désormais le premier parti mécontent qui voudra l'indépendance n'aura qu'à lever l'étendard de la revolte, il sera sûr de trouver dans le parlement impérial des collaborateurs. Eh bien nous pensons sincèrement que cela pourra arriver beaucoup plus tôt qu'on ne l'imagine communément ; les signes d'orage sont assez ostensibles pour ceux qui veulent les observer ; les raisons sont engageantes surtout pour le parti qui de tous tems et en tous lieux fut loyal tant que ses intérêts le lui commandèrent, Mais ce qu'il y a de fâcheux pour les bons canadiens c'est que cette déclaration d'indépendance qu'ils ont voulu essayer et qui n'a pas plu à leurs ennemis par cette seule raison que la liberté aurait eu une origine abhorrée, se fera cette fois-ci en dépit d'eux et au profit de ceux qui veulent leur asservissement. On est donc bien averti maintenant (car la doctrine de Lord John n'a pas trouve de bien rudes adversaires) que l'Angleterre qui prêta ses armes aux loyaux bretons n'en aurait pas pour aider aux loyaux canadiens. C'est affligeant mais ce n'est pas surprenant ; ce n'est qu'une conséquence de ce fanatisme qui existe depuis que l'Angleterre compte au nombre des nations.

La question qui s'élève maintenant consiste à déterminer si les canadiens comme individus ou comme peuple ont quelque grand intérêt à maintenir l'union avec l'Angleterre ou à se ranger aux Etats Unis. Nous croyons que comme nation la chose est à peu près indifférente parce que l'Angleterre cherche à les faire disparaître, à noyer leur influence, leurs institutions, tout autant pour